

Traduit du russe par Christine Zeytounian-Beloüs

Sergueï Dovlatov

Le livre
invisible

-

Le journal
invisible

Première partie
LE LIVRE INVISIBLE

AVANT-PROPOS

C'est avec inquiétude que je prends la plume. Qui va s'intéresser aux confessions d'un raté ès lettres? Et quelles leçons tirer de son récit?

D'ailleurs ma vie manque d'attributs tragiques. Ma santé est florissante. Ma famille m'aime. Et je sais que je trouverai toujours un travail qui me permettra d'assurer normalement mon existence sur le plan biologique.

Comme si ce n'était pas suffisant, je bénéficie d'un certain nombre d'avantages. Je parviens sans peine à prédire les gens en ma faveur. J'ai commis plusieurs dizaines d'actes sanctionnés par le code pénal et qui sont demeurés impunis.

Je me suis marié deux fois, et ces deux unions ont été heureuses.

Et pour couronner le tout, j'ai un chien. Ce qui est vraiment un luxe superflu.

Mais pourquoi dans ce cas ai-je l'impression de me trouver au bord d'une catastrophe? D'où me vient le sentiment d'être totalement inadapté à cette vie? Quelle est la cause de mon abattement?

Je veux essayer d'y voir clair. J'y pense sans cesse. Je rêve d'invoquer le spectre du bonheur...

Je regrette d'avoir écrit ce mot. Les images qui y sont associées tendent de l'infini vers zéro.

Quelqu'un de ma connaissance affirmait sérieusement que son bonheur serait parfait si la gérance de son immeuble changeait le tuyau de canalisation...

Une sensation d'inquiétude m'agite. Bah! penserez-vous, il se prend pour un génie méconnu!

Mais non! ça, justement, ce n'est absolument pas vrai! J'ai observé des centaines, des milliers de réactions à mes écrits. Et jamais, devant aucun auditoire de Saint-Petersbourg, même le plus pitoyable et le plus extravagant,

personne ne m'a jamais qualifié de génie. Même quand on accordait ce titre à Goretski et Kharitonenko.

(Il convient de préciser. Goretski est l'auteur d'un roman constitué de neuf feuilles de papier photo exposé à la lumière. Et le personnage principal de l'œuvre la plus aboutie de Kharitonenko est un préservatif.)

Il y a treize ans que j'ai pris la plume. J'ai écrit un roman, sept longs récits et quatre cents nouvelles et textes brefs. (À vue de nez, c'est plus que Gogol!) Je suis persuadé que Gogol et moi possédons les mêmes droits en tant qu'auteurs. (Nos devoirs ne sont pas les mêmes.) Au minimum un droit inaliénable. Celui de faire connaître nos écrits. Autrement dit, le droit à l'immortalité ou à l'échec.

Pourquoi donc mon unique vocation, parfaitement honnête et normale, est-elle opprimée par une multitude d'organes, de personnes et d'instituts de notre grand État? Je voudrais bien le comprendre.

Je ne vais pas me casser la tête avec des problèmes de composition. Je vais tenter de relater ma biographie littéraire de manière chaotique, longue et brumeuse. Ce seront les aventures de mes manuscrits. Les portraits de mes connaissances. Des documents... Comment donc appeler tout cela : *Dossier*? *Mémoires d'un homme de lettres*? *Dissertation sur un sujet libre*? Est-ce vraiment important? Il s'agit après tout d'un livre invisible...

Dehors, les toits de Leningrad, des antennes, un ciel blême. Katia fait ses devoirs. Le fox-terrier Glafira, qui ressemble à un petit rondin de bouleau, est assis à ses pieds et pense à moi. Devant mon nez, une feuille de papier. Je traverse cette plaine blanche enneigée, tout seul.

Une feuille de papier: bonheur et malédiction! Une feuille de papier: mon châtement...

Mais bon, cet avant-propos s'éternise. Il est temps de commencer. Par exemple par...

MON PREMIER CRITIQUE

Avant la révolution, Agnia Frantsevna Mau était vénérologue de la cour. Soixante ans ont passé. Agnia Frantsevna a conservé pour toujours un fier aplomb de familière du palais et un franc-parler de clinicienne. C'est Mau qui a dit au colonel Tikhomirov, locataire responsable de notre appartement communautaire, quand il a marché sur la patte de son bichon :

— Pardonnez-moi, mon colonel, mais vous êtes une afreuse merde !

Tikhomirov occupait la chambre d'en face, il s'était retrouvé dans cet horrible logement commun pour cause d'intransigeance communiste. Il aspirait au pouvoir et haïssait Mau à cause de son origine aristocratique. (Lui-même n'avait pas d'origine du tout. Il avait été engendré par les directives du Parti.)

— Sorcière ! vitupérait-il. Sale facho ! Je n'irai pas chier dans le même champ qu'elle !

La vieille levait la tête si brusquement que son minuscule médaillon en or bondissait en l'air :

— Faire caca à côté de vous est donc un si grand honneur ?

Les plumes défraîchies de son chapeau frémissaient de colère... Pour Tikhomirov, j'étais trop distingué. Pour Agnia Mau d'une vulgarité sans rémission. Mais face à cette dernière, je disposais d'une arme puissante : la politesse. Quand on était poli avec Tikhomirov, il trouvait ça suspect. Il savait que la courtoisie masque toutes sortes de vices.

Un jour, j'étais en train de parler dans l'unique téléphone de l'appartement. Cette conversation irritait terriblement Tikhomirov par son excès de contenu intellectuel. Il était déjà passé une dizaine de fois par l'étroit corridor

communautaire. S'était rendu trois fois aux toilettes. S'était préparé du thé. Avait ciré ses chaussures dépourvues de toute individualité jusqu'à les faire resplendir comme une aurore boréale. Il avait même traîné sa mobylette dans la cuisine puis l'avait rapportée.

Et moi, je continuais toujours à parler. Je disais que Léon Tolstoï, au fond, est un philistin. Que Dostoïevski est proche du post-impressionnisme. Que l'aperception chez Balzac n'est pas intrinsèque. Que Liouda Fedoseenko s'est fait avorter. Que la prose américaine manque de ferment cosmopolite.

Et Tikhomirov a fini par craquer.

Il m'a délibérément heurté de son ventre plat et a rugi :
— Un écrivain ! Regardez-moi ça, un écrivain ! Voyez-moi cet écrivain... Les écrivains de ce genre, il faudrait les fusiller !

Si seulement j'avais su alors que ce cri de notre colocataire débilite par une surcharge du cerveau déterminerait ma vie pour de longues années à venir.

« ... Les écrivains de ce genre, il faudrait les fusiller !... »

Non, je crois que je m'y prends mal. Il convient tout de même de présenter les choses dans un certain ordre. Par exemple, chronologique.

C'était en octobre 1941. En Bachkirie, à Oufa, durant l'évacuation, j'avais trois semaines.

J'ai noté cette histoire je ne sais plus quand...

LE DESTIN

Mon père était régisseur d'un théâtre dramatique. Ma mère était actrice dans ce même théâtre. La guerre ne les a pas séparés. Ils se sont quittés beaucoup plus tard, quand tout allait bien...

Je suis né durant l'évacuation, le 4 octobre. Trois se-

maines ont passé. Ma mère se promenait sur le boulevard avec ma poussette. Et un inconnu l'a abordée.

Ma mère m'a raconté que son visage était laid et triste. Et très simple, comme celui d'un moujik de la campagne. Je pense qu'il devait être également mémorable. Pour demeurer à jamais gravé dans la mémoire de maman.

Cet inconnu, bien que vêtu en civil, semblait en parfaite santé.

— Pardonnez-moi, a-t-il déclaré d'un ton à la fois décidé et gêné, je voudrais pincer ce petit garçon.

Ma mère s'est indignée.

— Première nouvelle. Et ensuite je suppose que vous voudrez me pincer moi aussi.

— C'est improbable, l'a rassurée l'inconnu.

Avant de préciser:

— Mais il y a une minute, j'aurais réfléchi avant de vous répondre...

— Nous sommes en guerre, a remarqué maman plus calmement. Pour défendre notre patrie ! Les vrais hommes meurent au front. Tandis que certains se baladent sur les boulevards et posent des questions farfelues.

— Oui, a convenu tristement l'inconnu. La guerre se déchaîne. Dans l'âme de chacun de nous. Adieu.

Et il a ajouté :

— Vous avez blessé mon cœur...

Trente-deux ans passent. Et voici que je lis un article sur Andreï Platonov¹. Et j'apprends qu'il a vécu à Oufa. Pas très longtemps il est vrai. Tout le mois d'octobre 1941. Et aussi qu'il lui est arrivé un malheur quand il était là-bas. La valise contenant tous ses manuscrits a disparu. L'homme qui voulait me pincer, c'était Andreï Platonov.

J'ai rapporté cette rencontre à mes amis. Ces rabat-joie ont répliqué que ce n'était peut-être pas Platonov. On peut croiser des tas de types bizarres en se promenant sur les boulevards.

Balivernes! Dans cette histoire, même mon identité ne fait aucun doute! Alors que dire de celle de Platonov?!

Je songe souvent au voleur qui a dérobé la valise pleine de manuscrits. Il a dû se réjouir en voyant le bagage de Platonov. S'imaginant qu'il contenait une bouteille d'alcool, un manteau en laine d'Écosse et un gros morceau de viande de bœuf.

Ce qu'il a découvert à la place était plus fort que l'alcool, plus précieux que n'importe quel manteau et valait plus cher que tous les steaks du monde. Sauf que le voleur l'ignorait. C'était sans doute un malchanceux chronique depuis sa naissance. Il voulait s'enrichir et s'est retrouvé propriétaire d'une valise vide. Quoi de plus lamentable?

Ce larron a certainement jeté tous les papiers dans le caniveau où ils ont péri. Un manuscrit qui repose dans un caniveau ou au fond d'un tiroir ne se distingue en rien d'une pile de journaux de l'an passé.

Je ne pense pas qu'Andreï Platonov ait infiniment regretté ses écrits perdus. Dans ces cas-là, les vrais écrivains raisonnent ainsi:

« C'est même mieux que mes vieux textes soient perdus, ils étaient si imparfaits. Maintenant, je suis forcé de tout réécrire, et la nouvelle version sera meilleure... »

Est-ce que ça s'est vraiment produit? Quelle importance? Nous nous passerons de la présence d'un notaire. Mon âme exige que cette rencontre ait eu lieu. Ce n'est tout de même pas par hasard que je rêve de littérature depuis mon enfance. Et maintenant, je cherche mes mots...

LE DÉBUT

Je me vois contraint de communiquer certains détails de ma vie personnelle, sinon beaucoup de choses risquent

de paraître confuses. Ce sera fait de façon brève, en pointillé.

Un gros garçon timide... La pauvreté... Ma mère a abandonné le théâtre de manière autocritique et travaille comme correctrice...

L'école... Amitié avec Aliocha Lavrentiev qu'on vient chercher en Ford. Aliocha fait des bêtises et je suis censé l'éduquer... En échange de quoi, on m'invitera à la datcha... Je deviens un petit gouverneur... Je suis plus malin et j'ai lu plus de livres... Je sais comment plaire aux adultes...

Des cours sombres... Début d'une attirance pour la plèbe... Rêves de puissance et de courage... Enterrement d'un chat crevé derrière les hangars... Mon discours funèbre fait monter des larmes aux yeux de Janna, la fille de l'électricien... Je sais parler et raconter des histoires...

Mauvaises notes à la pelle... Indifférence pour les sciences exactes... Mixité des classes... Les filles... Alla Gorchkova... Ma langue bien pendue... Épigrammes maldroites... Le lourd fardeau de mon innocence sexuelle...

1952. J'envoie quatre poèmes au journal *Étincelles léniniennes*. Dont l'un sur Staline comme il se doit. Et trois sur les animaux...

Premières nouvelles. Publiées dans la revue pour enfants *Feu de bois* (*Kostior*). Elles rappellent les plus mauvaises œuvres des professionnels moyens...

C'en est fini pour toujours de la poésie. *Idem* de mon innocence...

Le diplôme d'études secondaires... Expérience professionnelle... À l'imprimerie Volodarski... Cigarettes, vin et conversations masculines... Attirance grandissante pour la plèbe. (Littéralement pas un seul copain intellectuel.) Université Jdanov². (Ce qui sonne aussi bien que « Université Al Capone »)... Faculté de lettres... Je sèche les cours... Exercices littéraires estudiantins...

Je repasse mes examens, ça n'en finit pas... Un amour malheureux qui s'achève par un mariage... Je fais la connaissance de jeunes poètes de Leningrad: Evgueni Reïn, Anatoli Naïman, Joseph Brodsky... Le plus populaire à l'époque, c'est Sergueï Wolf.

LE GRAND-PÈRE DES LETTRES RUSSES

On nous présente dans un restaurant. Wolf ressemble à un chômeur américain tel qu'on les montre sur les affiches. Jeans, sweater, veste à carreaux chiffonnée. Il boit de la vodka. Je l'entraîne dans le hall et m'explique tant bien que mal sans témoins. Je veux que Wolf lise mes nouvelles.

Wolf manifeste son impatience. Sa vodka est en train de tiédir. Mais ça, je ne l'ai compris qu'après coup.

— Vos écrivains préférés?

Je nomme Hemingway, Böll, les classiques russes...

— Dommage, énonce-t-il d'un ton pensif. Dommage...
Vraiment dommage...

Il prend congé et s'en va. Je suis légèrement perplexe. Un peu plus tard, Evgueni Reïn m'explique:

— Vous auriez dû citer Wolf. Il vous aurait invité à sa table. Les vrais écrivains ne s'intéressent qu'à eux-mêmes...

Reïn a raison, comme toujours...

SOLO POUR UNDERWOOD³

Un jour Vesselov, un ancien aviateur, vient me rendre visite. Il parle de l'aviation avec fougue:

«Les avions traversent des zones nuageuses... Des alouettes entrent dans les réacteurs... Les moteurs s'arrêtent... Les avions tombent... Les gens périssent... Des alouettes dans les réacteurs... Tant de morts... »

Evgueni Reïn est assis en face de lui.

*« Les avions se brisent, crie Vesselov, les moteurs s'enrayent...
Des alouettes dans les réacteurs... »*

Des gens meurent... Des gens meurent... »

*Et Reïn de s'exclamer d'un ton offensé: « Et les alouettes, alors,
elles ne meurent pas, peut-être ? »*

Pour ce qui est de Wolf, maintenant, nous sommes en bons termes. J'ai noté cette histoire à son sujet:

SOLO POUR UNDERWOOD

Wolf et Dlougolenski partent à la pêche. Wolf attrape un énorme sandre. Il le remet à la logeuse et lui demande:

— Faites donc cuire ce sandre, et nous dînerons ensemble.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Ils mangent et boivent. Wolf et Dlougolenski regagnent leur réduit. Wolf, l'air sombre, demande à Dlougolenski:

— Tu as un crayon et du papier ?

— Oui.

— Passe-les moi.

Wolf dessine pendant deux minutes, puis s'exclame:

— Les salauds ! Ils n'ont pas servi tout le poisson. Regarde. Cette montée y était. Et cette descente aussi. Mais ce passage entre les deux, il n'y était pas. Il y a clairement une lacune dans la trajectoire du sandre...

ENSUITE

1960. Regain d'inspiration créatrice. Des nouvelles d'une platitude extrême. Sur le thème de la solitude.

Cadre obligé: une soirée. Voici un exemple de la facture d'une de ces œuvres:

— Tu es un type bien !

— Vraiment ?

— Oui, un type bien !

— Ça dépend des circonstances.

— Non, tu es un type bien. Tu es vraiment formidable.

— Tu m'aimes?

— Non...

Des sous-entendus proéminents. Hemingway comme idéal littéraire et humain...

Je fais brièvement de la boxe... Un divorce que je fête en me soûlant pendant trois jours... Désœuvrement... Convocation militaire...

Stop! J'étais sur le point de passer à l'étape décisive de ma biographie littéraire. Et j'ai d'abord relu ce qui précède. Certaines choses importantes ont été tronquées ou oubliées. Et les faits passés sous silence freinent ma guimbarde autobiographique.

J'ai déjà mentionné avoir fait la connaissance de Brodsky. Supplantant Hemingway, il est devenu à jamais mon idole littéraire.

C'est mon ex-épouse Assia qui nous a présentés. Elle répétait souvent :

— Il y a des gens qui poursuivent de grands buts!

SOLO POUR UNDERWOOD

Nous revenons de je ne sais où avec Brodsky. Tard dans la soirée. Nous descendons dans le métro, mais il est fermé. Une grille de fonte du sol au plafond. Et derrière, un agent qui fait les cent pas. Joseph se rapproche. Puis il s'écrie bien fort :

— Hé!

Le policier, inquiet, se retourne.

— *Quelle vision merveilleuse, lui déclare Brodsky. C'est la première fois que j'observe un flic derrière les barreaux.*

J'ai donc rencontré Brodsky, Naïman et Reïn. Par la suite, je les ai mieux connus. Je veux dire après mon service, quand nous sommes devenus plus proches. Avant,

j'étais incapable d'apprécier pleinement leur originalité littéraire et personnelle. De surcroît mes rapports avec ce groupe de poètes n'était pas exempt d'un certain scepticisme. À part les lettres, je me passionnais pour le sport, en particulier le foot. J'étais populaire auprès des étudiantes des facultés techniques. La littérature n'était pas encore devenue ma seule occupation. Je respectais Evtouchenko.

Pourquoi est-il essentiel d'évoquer ce groupe de poètes ? J'étais déjà au courant de l'existence d'une littérature non officielle. Ce qu'on désignait comme la deuxième réalité culturelle. Qui quelques années plus tard allait devenir la seule vraie réalité...

Puis arrive ma convocation militaire. Trois mois plus tôt j'ai quitté l'université.

Par la suite j'ai évoqué les raisons de ce départ de façon brumeuse. En mentionnant d'un air mystérieux de vagues motifs politiques.

Les faits sont plus simples. J'ai repassé quatre fois mon examen d'allemand. En le ratant coup sur coup.

Je ne connaissais absolument pas cette langue. Pas un seul mot. À part les noms des leaders du prolétariat mondial. Et finalement, on m'a exclu. Comme il se doit, j'ai laissé entendre que j'avais souffert au nom de la vérité.

Je me suis retrouvé sous les drapeaux. Et on m'a affecté à un poste de gardien de camp. J'étais clairement destiné à faire un séjour en enfer...

LA ZONE

Je ne vais pas expliquer en détail ce que sont les unités de garde militaire VOKHR. Et le camp d'Oust-Vym. Les situations les plus dramatiques sont reflétées dans *La zone*⁴. Je pense que ce manuscrit permet de voir comment

j'ai vécu mes années de service. J'ai pu en conserver deux exemplaires. J'ai réussi à en faire passer un troisième à New York. Quant au quatrième et dernier exemplaire, il se trouve au KGB d'Estonie. (Mais je reviendrai là-dessus par la suite.)

La zone, ce sont les mémoires d'un gardien de camp, un cycle de nouvelles carcérales.

Comme vous voyez, j'ai débuté avec la description de l'envers de l'existence. Un début parfaitement naturel (Babel, Gorki, Hemingway). L'exotisme du vécu constitue un important stimulus littéraire. J'ai cependant passé sous silence les détails les plus monstrueux et les plus choquants. Je n'avais pas envie de me complaire dans ce genre de description qui me semblait malhonnête. L'effet produit ne dépendait plus de la texture littéraire du récit, mais simplement du matériau utilisé. Aussi ai-je préféré ignorer ces excès, m'efforçant de demeurer dans un cadre esthétique normal. En quoi consiste l'idée essentielle de *La zone*? La littérature « des camps » se divise en deux systèmes d'idées. En deux approches morales.

1. Le détenu est une victime, un héros, une noble figure accablée de souffrances. Les critères moraux sont organisés en conséquence. C'est-à-dire que les représentants du régime sont une force négative et hostile.

2. Le détenu est un monstre, un criminel. Et donc, tout est inversé. L'agent du système répressif, policier, juge d'instruction, milicien, est une figure noble et héroïque.

J'ai eu la surprise de découvrir une troisième variante. Policiers et voleurs se rejoignent sur bien des points.

Les droits communs du régime spécial et les gardiens de camp se ressemblent à s'y méprendre. Par leur langage, leur mentalité, leur folklore, leurs normes esthétiques, leur morale. Tel est le résultat d'une influence réciproque. Des deux côtés des barbelés: un monde unique et cruel. C'est ce que j'ai essayé de représenter.

Et encore un trait que je remarque dans mon observation des camps. Relativement nouveau par rapport à ce qu'on trouve dans la littérature de différents pays.

Le bagne a toujours été décrit du point de vue des victimes. Et il a malheureusement fourni un certain contingent d'écrivains.

Aucun auteur notable n'est issu du milieu des gardes. Aussi mes souvenirs d'un gardien de camp peuvent-ils être considérés comme une nouveauté. Bref, à l'automne 1964, je suis revenu à Leningrad. Dans mon maigre sac à dos se trouvait *La zone*. Mes perspectives d'avenir étaient des plus incertaines.

J'abordais une étape fondamentale de ma vie.

UNE ÉTAPE

J'ai revu mes anciens amis. La communication entre nous était devenue difficile. Une sorte de barrière psychologique. Ils avaient fini l'université, se consacraient sérieusement à la recherche littéraire et linguistique. Portés par le vent tiède du début des années soixante, ils avaient fleuri sur le plan intellectuel. Et moi, j'étais désespérément en retard. Je rappelais un combattant revenu du front pour découvrir que tous ses copains restés à l'arrière ont réussi. Mes médailles tintaient comme les grelots d'un bouffon.

Je me suis mis à fréquenter les soirées d'étudiants. Où je racontais les cauchemars du camp. On m'écoutait avec tact, puis on revenait aux sujets littéraires d'actualité : Proust, Burroughs, Nabokov...

Tout ça me paraissait incroyablement fade. J'étais hanté par les souvenirs épiques de l'univers carcéral. Je levais mon verre à la mémoire des surveillants et des gardes assassinés. Je racontais des horreurs que leur caractère

excessif rendait invraisemblables. Tout le monde était fatigué de moi.

Je comprends désormais pourquoi Tourgueniev riait de Dostoïevski récemment libéré du bagne.

Ma femme s'est amourachée d'un célèbre homme de lettres. Ce qui m'a définitivement vexé, et je me suis brouillé avec tout le monde.

Il fallait que je trouve un emploi. À l'époque il me semblait que la presse était apparentée à la littérature. Je me suis fait engager dans un journal d'usine. Et jusqu'à aujourd'hui le journalisme reste mon gagne-pain. En ce moment, je suis fatigué des journaux, mais à l'époque j'étais plein d'enthousiasme.

On dit souvent que le journalisme est un métier néfaste pour un écrivain. Je ne l'ai pas ressenti. Ce sont des parties différentes du cerveau qui sont mobilisées dans ces deux occupations. Quand j'écris pour un journal, mon écriture change.

Bref, j'ai commencé à travailler dans cette gazette. En même temps j'écrivais des nouvelles. Leur quantité augmentait. Elles ne tenaient plus dans une grosse chemise à quarante kopecks. A l'époque, je ne considérais pas encore mes œuvres trop sérieusement.

SOLO POUR UNDERWOOD

Un jour, mon cousin me demande :

— *Tu écris un roman ?*

— *Oui.*

— *Moi aussi, se réjouit-il. Tu veux qu'on échange ?*

Je devais montrer mes manuscrits à quelqu'un. Mais à qui ? Mes copains de l'université ne m'inspiraient pas confiance. Je n'avais pas d'amis parmi les gens de lettres. Sauf les écrivains non officiels...

7	LE LIVRE INVISIBLE
109	LE JOURNAL INVISIBLE
207	NOTES
213	NOTE ÉDITORIALE
217	NOTE BIOGRAPHIQUE